

## Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études  
Sciences historiques et philologiques

17 rue de la Sorbonne - 75005 Paris France

Secrétariat 19 avenue du Général Leclerc - 75014 Paris

© 01 43 21 42 77

I.S.S.N. 1270 - 8291

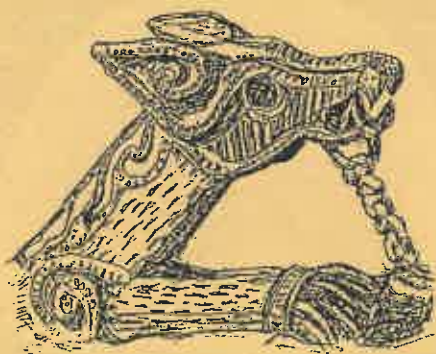
Rédacteur en chef. Responsable du bulletin  
Josette Pieuchot-Billardey



# AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 48  
Juillet/Août 2007

NUMÉRO EXCEPTIONNEL



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)  
British Museum, Londres. Dessin : Jean Pieuchot

## SOMMAIRE

- p. 3 Nouvelles dates de nos Conférences.2007-2008
- p. 4 Informations : Voyage d'étude à Hallstatt
- p. 5 L'Héritage mythologique des Gaulois  
C. R. de la Conférence A. E. C. de Jean-Paul SAVIGNAC
- p. 26 Les Livres « Aux Sources de la  
mythologie celtique » Philippe JOUËT

Médailon : Revers d'une monnaie d'or des Parisii  
(cliché : J.L. Godard)

Depuis le IX<sup>e</sup> Congrès international d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'Antiquité au Moyen-Âge. Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger. Pour adhérer à l'association des Amis des Études Celtiques, il faut déposer une demande qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration. Les membres de l'association ne peuvent se prévaloir de cette qualité pour des activités (conférences, ouvrages, articles...), extérieures au cadre de l'association, et sans le consentement écrit de son conseil d'administration.

**Membres fondateurs**

- M. Édouard BACHELERY †
- M. Paul-Marie DUVAL †
- M. Léon FLEURIOT †
- M. Michel LEJUNE †
- M. Venestas KRUTA
- M. Pierre-Yves LAMBERT

**Composition du conseil d'administration**

Président

Membre d'Honneur du Conseil Scientifique

Conseiller scientifique

Vice-président

Secrétaire général

Trésorier

Trésorier adjoint

Secrétaire administratif

Membre

**Rédacteur en chef, Responsable du bulletin**  
**Responsable de l'antenne Bretagne**

Mme Josette PIEUCHOT-BILLARDEY  
M. Gaël HILLY

M. Venestas KRUTA  
M. Pierre-Yves LAMBERT  
M. Michel EGLOFF  
Mme Brigitte FISCHER  
M. Jean-Jacques CHARPY  
M. Jean PIEUCHOT  
Mme Josette PIEUCHOT-BILLARDEY  
M. Jean PIEUCHOT  
Mme Nicole JOBELOT  
Mme Jaroslava JOSYPSZYN  
Mme Jacqueline GIRARD  
M. Philippe LALOUILLE

La reproduction des textes publiés dans ce numéro est interdite.  
Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs.  
Tous droits réservés. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

© AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES  
17 rue de la Sorbonne 75005 Paris F  
I.S.S.N. 1270 - 8291

et les rituels romains du *Regifugium* et des *Popifugia*, il relie ces rituels politiques, avec leurs parallèles narratifs, à des fêtes saisonnières.

Dans le même esprit, le chapitre central intitulé « *La structure du pan théon celtique. Hypothèses trifonctionnelles et religion cosmique* » montre que ces deux grilles sont nécessaires à son interprétation et comment elles se concilient.

Un nouvel exemple du motif traditionnel de la « traversée de l'eau de la ténèbre hivernale », motif typique de la « religion cosmique » et forme la plus ancienne de la tradition indo-européenne, est proposé à partir d'un passage de la *Tain Bó Cúailge* qui réunit ces quatre notions de façon intentionnelle et significative.

L'Autre Monde celtique est interprété également à partir de la religion cosmique, cette interprétation est solidaire de celle des expéditions de héros dans ce domaine, qui sont au centre du second ouvrage, « *L'aurore celtique dans la mythologie, l'épopée et les traditions* » qui sera analysé dans un prochain numéro de ce Bulletin.

Le chapitre suivant propose des « éléments de réflexion sur les fins dernières dans le monde celtique » qui tentent une synthèse des témoignages divers, et parfois contradictoires, sur ce sujet.

L'ouvrage se termine par quelques observations sur « tradition celtique et hagiographie », qui illustrent l'utilisation chrétienne de motifs antérieurs et l'interprétation du personnage de *Nizhan, Neizhan*, comme le correspondant breton du *Nechtan* irlandais, du *Nwythion* gallois, qui ont été rattachés au *Neptunus* romain et à *l'Apām Napāt* indo-iranien.

Le chapitre introduit s'achève sur une question : pourquoi étudier la tradition celtique aujourd'hui ? Cette question trouve sa réponse dans une lecture attentive de l'ouvrage, qui apporte un éclairage nouveau sur la forme la plus énigmatique de la tradition indo-européenne.

Jean HAUDRY

Ed. Fouesnant, Yoran Embanner, 2006, 540 p., 22cm x 15,5 cm, Tableaux et cartes - ISBN 978-2-914855 - Prix 34 €. Souscription groupée avec  
L'Aurore celtique dans la mythologie, l'épopée et les traditions, jusqu'au 15 avril 2007, au prix de 60 € (date prolongée en vous recommandant des Amis des Études Celtiques).

**JOUËT (PHILIPPE) – AUX SOURCES DE LA MYTHOLOGIE CELTIQUE**

Conformément à son intitulé, le recueil, qui réunit des études parues précédemment et des chapitres originaux, constitue une synthèse sur les sources indo-européennes de la mythologie et, plus largement, de la tradition des Celtes.

Le volume s'ouvre par un long chapitre introductif qui présente le point de vue de l'auteur sur les rapports du monde celtique avec l'ensemble du monde indo-européen, sur ce que nous savons de ce monde, par la reconstruction linguistique et l'archéologie préhistorique, et définit la nature et le contenu de la tradition indo-européenne.

Ce chapitre annonce également les thèmes principaux qui seront développés dans le livre : le cycle annuel et la cosmologie, la composante cosmique de la mythologie, ses rapports avec la composante sociale illustrés dans la figure du héros, lié à la fois à la fonction guerrière et au cycle annuel. Il présente également quelques notions essentielles : destin et liberté (le paradoxe du « destin choisi ») ; les traits caractéristiques de la pensée celtique dans sa continuité avec ses sources indo-européennes ; temps des hommes et temps des dieux ; puissance et souveraineté ; magie.

Le premier chapitre, « *La parole dans la civilisation celtique : mythes et figures* », rappelle le primat de l'oralité chez les Celtes, comme dans l'ensemble du monde indo-européen ancien, et l'importance qu'y tient la parole sous ses divers aspects : le nom propre, divin ou humain ; la parole qualifiante, sous l'image traditionnelle du « feu de la parole » ; le pouvoir magique de la parole vraie ; le rituel des joutes oratoires ; la dispute juridique ; la parole poétique ; le silence comme contrepartie « nocturne » de la parole ; le pouvoir immortalisant de la parole à travers le souvenir ; la parole pervertie. Le chapitre se clôt sur l'évocation de trois figures de la parole : Fintan Mac Bóchra et Túan Mac Cairill qui illustrent, chacun à sa façon, la liaison du silence, du sommeil et de la nuit ; Taliesin, le poète archétypique des Brittons. Tout ce chapitre fait penser aux études consacrées jadis par Louis Renou aux pouvoirs de la parole — et du silence — dans l'Inde védique ; le parallélisme des conceptions et des images témoigne de leur caractère traditionnel.

Les chapitres suivants, centrés sur les trois fonctions, apportent de nouvelles attestations brittoniques de cette composante, aujourd'hui largement admise au moins dans notre pays, de la tradition indo-européenne, et signalent la présence du motif des « trois fautes fatales » dans le récit irlandais *Aided Chelthair*. L'auteur fait un bref détour par la Grèce pour illustrer, à partir d'un passage du *Ménexème* de Platon, tout à la fois l'ensemble trifonctionnel des vices et des vertus et la triade « pensée, parole, action ».

En marge de la trifonctionnalité, l'auteur propose une comparaison entre le motif de la fuite du roi de *l'Airne Fíngéin* et du *Mabinogi de Manawydan*

**VOTRE ATTENTION S.V.P !**

VEUILLEZ NOUS EXCUSER POUR LES ERREURS DU N° 47

VOICI LES DATES RÉELLES AUXQUELLES AURONT LIEU  
Les conférences de la session 2007-2008

**LE ROI CELTIQUE DANS L'ÉPOPÉE ET DANS LES TRADITIONS**

**PHILIPPE JOUËT**

Historien des religions

le mercredi 7 novembre 2007, à 18 heures

(au lieu du 8 nov. indiqué par erreur)

**LE PORCHER DANS LA MYTHOLOGIE CELTIQUE**

**PHILIPPE WALTER**

Médiéviste

le mercredi 20 février 2008, à 18 heures

(au lieu du 23 février indiqué par erreur)

**LA CRUCHE DE BRNO, CHEF-D'ŒUVRE DE L'ART**

**MIROIR DE L'UNIVERS**

**VENCESLAS KRUTA**

Directeur d'étude de Protohistoire de l'Europe à l'E.P.H.E.

le mercredi 26 mars 2008, à 18 heures

(au lieu du 27 mars indiqué par erreur)

**DÉCOUVERTES RÉCENTES****DANS LES TOMBES À CHAR CHAMPENOISES**

**BERNARD LAMBOT**

Archéologue

le mercredi 16 avril 2008, à 18 heures

(au lieu du 24 avril indiqué par erreur)

--0000000000000000--

Nos conférences sont faites avec projection de diapositives  
Elles ont toujours lieu un mercredi soir à 18 heures

**GRANDE SALLE DE CONFÉRENCES**

**LYCÉE HENRI IV**

**23 RUE CLOVIS 75005 PARIS**

métro : Luxembourg, Place Monge.

Cardinal Lemoine

**VOYAGE D'ÉTUDE DES A. E. C. EN AUTRICHE :**  
**SALZBOURG, DÜRNBURG, HALLEIN, HALLSTATT**  
 Sous la direction du professeur *Venceslas KRUTA*  
 du JEUDE 11 au DIMANCHE 14 OCTOBRE 2007

Nous sommes heureux de vous informer que notre projet de voyage en Autriche a reçu un accueil enthousiaste. Toutes les places ont été rapidement réservées et c'est avec regret que nous avons dû refuser les retardataires. C'est donc un groupe de 40 personnes qui s'envoiera le jeudi 11 octobre vers le pays de Mozart. Nous avons aussi réservé 15 places pour un concert à Salzbourg, destinées aux personnes qui en ont fait la demande.

*Tous les détails vous seront adressés par courrier personnel.*

Mais voici un pré-programme :

JOUR 1 : France - Munich/Salzbourg

Rendez-vous à l'aéroport. Assistance à l'embarquement.

Envol pour Munich sur vol régulier Lufthansa 12 h / 14 h 35.

Accueil et transfert à Salzbourg. Installation, à l'hôtel Gablerbau \*\*\*\* (évent.

soirée concert). Dîner et nuit à l'hôtel.

JOUR 2 : Salzbourg/Hallein

Petit déjeuner à l'hôtel. Visite du Vieux Salzbourg et du Landesmuseum

(musée celtique). Déjeuner au restaurant Guglhupf. Départ pour le

Dürnbürg, visite du village celtique reconstitué et du musée celtique d'Hallein.

Dîner et nuit à l'hôtel Hafnerwirt \*\*\*

JOUR 3 : Hallein/Hallstatt

Petit déjeuner à l'hôtel. Visite de Hallein. Départ en car pour Hallstatt.

Déjeuner en route à Abtenau à l'hôtel Moisl. L'après-midi, visite du musée

préhistorique de Hallstatt. Le site est inscrit au Patrimoine mondial de

l'UNESCO et connu pour ses maisons sur pilotis, son ossuaire, ses mines de

sel de l'Âge du fer (Salzbergwerk). Promenade en barque sur le lac.

Dîner et logement à l'hôtel Grüner Baum\*\*\*

JOUR 4 : Hallstatt/Munich/France.

Petit déjeuner à l'hôtel. Visite des mines de sel et des nécropoles de l'Âge du

fer. A 11 h 45 déjeuner au restaurant Zauner puis départ en car pour l'APT

de Munich. Envol vers Paris sur vol régulier Lufthansa 19 h 05/20 h 35.

Vous pouvez dès maintenant (et avant le 10 septembre), nous envoyer le

complément de votre réservation, soit :

- 400 € par personne pour les chambres doubles

- plus 95 € pour les singles.

- TRÈS IMPORTANT - Pour ceux qui l'ont oublié : Joindre à votre règlement

la photocopie recto-verso du passeport ou de la carte d'identité que vous

utiliserez pour ce voyage.

Rédiger votre règlement à l'ordre des AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES et

l'adresser à Jean Pieuchot, 19 av. Général Leclerc, 75014 Paris.

se produisent lors de l'avènement d'un nouveau mode de pensée et d'une religion nouvelle, et que

ses éléments épars soient regroupés, plus ou moins au petit bonheur, par la mémoire et l'expé-

rience collectives. Des syllabes se conservent, des mythes se voilent d'un masque chrétien, des

rites se créent ou subsistent, des paysages fixent des scènes (ce que je n'ai pas eu l'occasion de

montrer). Une autre partie rituelle, Carnaval, n'a pas pu être éradiquée par l'Église et a travé-

sé les âges. Mais ce fossile religieux devient aujourd'hui un spectacle pour touristes, si bien que

l'héritage mythologique des Gaulois — qui s'y cache — ne peut plus, comme le reste, être recher-

ché et identifié que par les mythologues qui en assurent le sauvetage, et le constituent en objet

d'étude et de connaissance.

Faute d'avoir pu ou voulu s'écrire, la mythologie gauloise est devenue un fantôme, à la diffé-

rence des mythologies irlandaise, germanique ou védique, qui ont été écrites dans leur langue

propre. Il en est résulté une évolution en cinq phases :

- 1ère phase : la mythologie gauloise s'est habillée de gréco-latin, c'est le syncrétisme gaillo-

romain ;

- 2ème phase : cette mythologie composite a dû céder la place au christianisme ;

- 3ème phase : non obstant, il y a eu résistance, survivance, émergence dégradées de cette mytho-

logie gaillo-romaine. Elle éclate en merveilleux féerique au Moyen Âge ;

- 4ème phase : ce puzzle détermine des tentatives de reconstruction, d'unifiées et de comprendre cet

héritage, pour le construire en source de sagesse mystique nationale et former, en quelque sorte,

une autre Bible. La plus importante de ces tentatives est celle de Rabalais qui désigne son œuvre

sous le titre d'« *Evangiles gaullo-celtiques* » ;

- 5ème phase : la mythologie gauloise est maintenant objet de recherches et de connaissances pour

l'érudition internationale et, en France, pour de nombreuses associations comme la Société de

Mythologie Française.

J.-P. S.

Nous remercions nos fidèles adhérents d'avoir  
 été nombreux à renouveler rapidement  
 leur cotisation. Cela nous a permis d'avoir  
 une trésorerie moins serrée et de vous offrir  
 ce très copieux  
 NUMÉRO EXCEPTIONNEL  
 POUR LES RETARDATAIRES  
 PENSEZ À RENOUVELER VOTRE ADHÉSION POUR  
 LA SESSION UNIVERSITAIRE 2007 - 2008

ils font s'accomplir la vérité, pour peu qu'un mortel les voie.  
(L'Odyssée XIX, v. 562-569).

19. Elles annoncent, par exemple en automne, l'arrivée de l'hiver (déjà dans Hésiode, *Erga* v. 448). Elles sont en rapport avec les âmes. Tandis que les cigognes, jugées plus aimables, apportent les âmes (et non les bébés : c'est là une interprétation moderne), les grues emportent les âmes (c'est ce qu'illustre le mythe grec de *Gerana*, « grue » en grec. *Changée en grue, Gerana cherche à reprendre son enfant aux Pygmées qui l'en empêchent à coups d'épieux*. S'il faut émettre une hypothèse, je dirai que la grue, grise comme la cendre dont semble faite la Voie Lactée, longévive, trompettante, céleste (elle peut voler, dans la réalité, à de prodigieuses hauteurs), faisant corps avec l'air, elle incarne le souffle de l'Univers. À ce titre, elle est Maîtresse des âmes, comme la Grande Déesse avec qui elle se confond. Elle possède, dès lors, la capacité d'insuffler les formes, le don de métamorphose. Au souffle s'associe la sensation de respiration et de rythme, de va-et-vient régénérant. C'est le souffle (ou les âmes) qui, dès la Chandeleur, selon la croyance populaire, enfle les pis et fait croître les tiges.

La Déesse est apte à la métamorphose, Venceslas Kruta l'a clairement montré dans *L'Europe des origines* : la puissance des dieux celtes se manifestait par leur capacité d'être protéiformes. L'art celtique s'efforce de suggérer l'invisible, c'est-à-dire cette force qui transfigure les apparences. Il est dans la nature de la divinité de se changer en animal : voyez EPCNA, déesse jument, homologue de la galloise Rhiannon ; ARTIQA, déesse ourse ; la Blanche Biche que postule Gwendolenna, etc. Au surplus, la Déesse semble avoir eu une prédilection pour la transformation en oiseau : cane, oie, grue...

Une hypothèse ici : en Gaule, bien avant le sacre, l'assemblée sacerdotale des druides, que les historiens des religions situent en mai, exactement en Beltaine, correspondant à l'indication vague de César : *certo anni tempore* « à un moment déterminé de l'année », devait sanctionner le retour de Brigitte. Les druides, soucieux de maintenir leurs dogmes, au besoin contre la religion populaire, assumaient sans doute, voire récupéraient, ses miracles, et peut-être, dans le prolongement de ces bienfaits divins, réglaient-ils les litiges humains de ceux qui venaient se soumettre à leurs arrêts, comme l'indique César (*B. G.* livre VI).

20. Pour Claude Gaignebet, les trois grues désigneraient les trois étoiles du Baudrier d'Orion, non loin de la constellation du Taureau ; en les prolongeant en droite ligne, on découvre le chien d'Orion : Sirius (*conversation privée*).

21. Ce n'est pas l'avis de Van Gennep qui précise cependant que le Bœuf Gras n'a jamais, à sa connaissance, été conduit par les bouchers, ni dans, ni devant une église pour qu'il participât à la messe, alors que les corporations y portaient généralement leur emblème. Il convient de voir, dans cette immolation par Ésus, le sacre annuel d'Ésus. La force du Taureau, que le futur roi s'attribue en tant qu'homme, est sacrifiée, c'est-à-dire sacralisée : soit consacrée.

22. Pour Yann Brékilien, auteur d'une belle *Mythologie celtique* (Jean Picollec, Paris, 1987, p. 169-175), ESUS n'élague pas, il abat l'Arbre de vie et son action destructrice permet à la vie de resurgir. Peut-être aussi libère-t-il la triple Déesse changée en Grue, prisonnière dans l'Arbre cosmique.

23. Une statuette en bronze de Sucellus, trouvée en 1875 à Visp, en Suisse occidentale, conservée au musée de Genève, porte sur le devant du vêtement des signes de grandes dimensions, en fort relief, dans lesquels on distingue l'apex, retombant en deux aigrettes à courbes molles, les *cristæ*, à droite et à gauche, et un clou au centre qui symboliserait la foudre. Ces crêtes, reconnues comme étant le *signum* donné à Constantin par l'Apollon gaulois du Lendit, sont à l'origine des fleurs de lis, armes des rois de France (voir Anne Lombard-Jourdan, *Fleur de lis et Criflamme*. Presses du CNRS, Paris, 1991, p. 56-57).

24. Croire qu'il y a eu survivance des mythes gaulois, avec filiation avérée est, au fond, une question de foi. Tout se ramène à cette question : le mythe existe-t-il en dehors de l'histoire ?... en dehors de l'attestation écrite ou, du moins, de l'image ? Ce qui peut conforter une réponse positive, c'est la date (non la date historique) mais la date calendaire. Les mythes s'agrègent volontiers à une date que déterminent la lune et le soleil. Il est normal que l'éclatement d'un mythe

## L'HÉRITAGE MYTHOLOGIQUE DES GAULOIS

C. R. de la Conférence A. E. C. du 22 février 2007,  
au Lycée Henri IV, par le professeur Jean-Paul SAVIGNAC

Parler de l'Héritage mythologique des Gaulois, c'est-à-dire des Celtes de Gaule, se heurte, bien entendu, à une difficulté qui semble insurmontable : comment peut-on caractériser l'héritage d'une mythologie<sup>1</sup> quasi inconnue ? Il y a une mythologie celtique, celle de l'Irlande, du Pays de Galles et de la Bretagne, fondée sur des textes et largement étudiée. Mais il n'y a que des essais de reconstitution de la mythologie des anciens Celtes continentaux, que j'appellerai Gaulois, reconstitution partielle et contestée pour ce qui est de celle de Jean-Jacques Hatt, par exemple, parce qu'elle s'appuie principalement sur une iconographie sans parole<sup>2</sup>.

La tentative ne paraît pourtant pas désespérée. Il y a tout à parier, en effet, que la mythologie des Gaulois a pu disparaître en laissant des traces.

Comment procéder pour retrouver ces traces ? Partir d'éléments gaulois présumés mythologiques (un nom, un bas-relief) et en retrouver l'héritage présumé dans le domaine de la Tradition, si possible française.

Ou bien, inversement, partir d'éléments pris à la Tradition française (un conte, une pratique, une image) et remonter jusqu'à leur origine mythologique gauloise présumée. L'intérêt de cette opération est de permettre, sous toutes réserves, grâce à l'élément français, la recomposition d'un élément mythologique gaulois disparu.

Un mythe est un récit que la mémoire collective retient et réinvente tout à la fois. C'est, à vrai dire, plus une trame qu'une composition verbale, plus un scénario à éléments interchangeables qu'un texte vénérable. Dans le cas qui nous occupe, le mythe ne peut que se deviner, se déduire d'indices qui paraissent minces, souvent dépourvus de date historique précise, postulant l'acceptation de métamorphoses, de jeux de miroirs, de permutations où le fils se reflète dans le père, les jumeaux dans la mère. Il ne permet pas, bien entendu, sa restitution littéraire.

Il y a eu une mythologie gauloise. En effet, les anciens Celtes procèdent d'ancêtres indo-européens qui ont transmis leur mythologie propre aux peuples issus de leur souche.

Un auteur antique comme Timagène a eu sans doute accès à des extraits oraux de « mythologie gauloise ». Mais cette mythologie indo-européenne, qui s'est dispersée en Europe et en Asie, s'est modifiée, au point qu'il n'y a pas deux mythologies d'origine indo-européenne qui soient semblables. Par conséquent, les mythes présumés de la Gaule ne sauraient être reconstruits par la simple reprise de mythes connus d'origine indo-européenne, fussent-ils celtiques insulaires, même si l'on peut concevoir que ces derniers soient plus proches d'eux qu'aucun autre.

Bien que la mythologie gauloise se soit perdue faute de textes, nous devons cependant faire le pari que des lambeaux de mythes, plus ou moins identifiables, ont pu subsister : rien ne le prouve, mais rien ne prouve non plus, tant qu'on n'a pas cherché, que tout ait disparu<sup>3</sup>.

Il faut donc partir à la pêche. Je distinguerai sept domaines traditionnels dans lesquels on peut chercher des éléments mythiques d'origine gauloise, traduits en latin, en français, en images, dont il faut craindre qu'ils puissent être dégradés, déformés, détournés, réinterprétés, masqués, diésés, segmentés. Ce sont :

1. Les Contes ;

2. Les Vies des Saints ;

3. Les Romans de chevalerie et les légendes ;

4. Les Proverbes et dictons ;

5. L'Art populaire ;

6. Le Calendrier ;

7. Le Folklore (ensemble de coutumes anciennes, populaires et vécues de façon collective).

L'héritage mythologique gaulois est là. Les faits étant toujours un peu longs à exposer, je me limiterai à un seul exemple que j'entichirai peu à peu. Il sera, je l'es-

père, représentatif de ce type de recherche.

Je vais suivre une divinité à la trace :

*Auxey - I -* Je propose de prendre comme *élément gaulois présumé mythologique*, un théonyme garant par une dédicace gauloise tracée en écriture

monumentale du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, trouvée à Auxey en Côte-d'Or : ce théonyme est *BRIGINDONE*. Voici l'inscription : *ICCAVOS OPPANICNOS IEURU BRIGINDONE*

*CANTALON* « *ICCAVOS FILS D'OPPIANOS A DEDIE À BRIGINDU (ou BRIGINDONA) CE*

*CANTALON* ».

Il importe peu que *BRIGINDONE* puisse se lire *BRIGINDONH* (c'est un datif

dedicatoire de toute façon) car c'est le radical *BRIG-* qui importe. On le retrouve en effet dans divers noms gaulois (les toponymes *Brigantion* « Briançon », *Brigantia*

« Bragança » (Portugal) et, en particulier, dans le théonyme féminin : *Brigantia*. Il

désigne une divinité de la hauteur.

*Brigitte* - Ce radical *BRIG-* se reconnaît surtout dans un nom celtique : le nom de la déesse irlandaise *Brighit*, qui vient d'un adjectif celtique \**brighanti-*

signifiant « la Haute, l'Éminente », de la racine \**bergh-* « haut, éminent ». Cette

déesse, de l'Aurore à l'ortogine, peut prendre une forme triple (poète, médecin, for-

geronne). Elle est devenue, en gardant son nom, la sainte patronne de l'Irlande,

*Brigit*, qui n'a sans doute jamais existé, même s'il existe une *Vie de sainte Brigitte*.

Il s'agit là d'un héritage chrétianisé.

*Imbolc* - Le calendrier nous fournit une date : le 1<sup>er</sup> février. La sainte Brigitte, qui tombe ce jour-là, coïncide avec une grande fête celtique irlandaise, *Imbolc* ; cette fête archaïque est quasi disparue. La christianisation en a minutieusement

occulté le caractère païen. Pour comprendre le rapport de cette solennité avec Brigitte, il faut tenter l'étymologie du mot *Imbolc*, tenir compte de la saison et rapprocher de ce 1<sup>er</sup> février les fêtes voisines. Le *Glossaire de Cormac* propose pour *Imbolc* l'étymon analogique *oimeic* « lactation des brebis », explication qui ne s'accorde guère, à première vue, au vieux quatraine irlandais des *Hibernica Minora* (éd. Kuno Meyer) :

10. L'on peut douter et s'étonner du conservatisme de la tradition orale, mais il faut alors s'étonner aussi du fait que les motifs de l'esse et de la spirale, qui remontent au VI<sup>e</sup> millénaire, aient été perdus dans l'art celtique, sur plus de quatre millénaires.

11. Faut-il rappeler le passage de l'Évangile (Matthieu 19, 12) : « Il y a ceux qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. »

12. Il existe d'autres hommes-certs, Merlin, le personnage mythique irlandais Tuan Mac Cairill, il y a le chasseur shakespearean Herne et le fameux Falstaff, saint Ebern, ami d'un

cert, Tyolet (variante du nom de Théléau ?) qui, comme Perceval, rencontre des chevaliers, autres hommes-certs (car enfin les tournois devant les dames ne sont-ils pas analogues aux affrontements des certs pour conquérir les biches ?).

13. Claude Nicolet, *Rome et la conquête du monde méditerranéen I. Les structures de l'Italie romaine*, Clio, P.U.F., Paris, 1977, p. 160.

14. Cf. la description de l'Homme Sauvage dans *Vain ou le Chevalier au Lion*, de Chrétien de Troyes : « ...à son cou étaient attachées deux peaux fraîchement écorchées de deux taureaux ou de deux bœufs. »

15. Le couple Déesse-Taureau remonte à l'époque néolithique, et même un peu avant. Venu en Europe par une voie méditerranéenne et une voie danubiennne, il est figuré sur des dolmens bre-

tons et dans le domaine du mont Bégo. Il est probable que, lors des migrations indo-euro-

péennes du III<sup>e</sup> millénaire, le symbole des cornes de consécration ait été pris aux populations néolithiques antérieures, et que les Celtes de la période des champs d'urnes l'aient représenté

sous l'aspect de ce que les archéologues ont appelé « chènets ». Il va de soi qu'en même temps, les

mythes relatifs à ces symboles ont été adoptés.

Le mythe du Taureau divin transparaît dans la principale épopée irlandaise, la *Tain Bo Cúailnge*.

La reine Medb et son époux Ailill se querellent, dans le Ht, sur la question de savoir lequel des

deux est le plus riche. Medb doit convenir du fait qu'Ailill possède un taureau merveilleux, le

parler de ce taureau est à l'origine de la *Razza des Bœufs de Cúailnge*. Après d'inombrables com-

bats, où s'illustrer le fameux champion Cúchulainn, les deux taureaux finissent par se battre. Ils

succombent à leurs blessures et des parties de leur corps sont dispersées à travers l'Irlande. Pour

le moment, le combat des deux taureaux paraît être la transposition d'une pratique taurooma-

chique rituelle, et la dispersion de leur chair, celle d'un sacrifice de fertilité.

Mais un mythe bourlaté évoqué par Bernard Sergent (*Le taureau et la déesse*, Bulletin de la

Société de Mythologie Française n° 222, avril 2006) suggère une autre interprétation. En voici le

résumé : « Un combat oppose deux taureaux (comme en Irlande, donc), dont l'un est celtiste (...); la fille du propriétaire du taureau terrestre le souille de sang mensural. Furieux, ce taureau la viole. Elle en a un enfant qui (...) devient d'une branche des *Buryat*. Le viol de cette jeune fille bourlaté par le Taureau celtiste révèle que la Déesse est, en réalité, l'épouse du dieu Taureau.

16. S'il s'avère que le nom d'ESUS remonte à une racine \*eis- « passion, énergie, rage », ce point

confirme l'équivalence d'ESUS et du TARVOC, du sacrificateur et du sacrifié. Le Nettoyeur « épon-

serait » la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

serait) la Nettoyée. Et il faut dissocier, dans l'image des Nautes, le rite (sacrifice) du mythe (noces

duit l'Abondance et bâtit sa demeure royale.

*Conclusion* - Les tribulations de la mythologie gauloise transparaissent à travers les quelques exemples que je vous ai proposés<sup>24</sup>.

Aujourd'hui, il devient possible de discerner ses traits sous les oripeaux gréco-latins et les masques chrétiens, et de voir que l'héritage mythologique d'un vieux pays se réactualise sans cesse, oscillant entre la dramatisation (chère à Van Gennep) - qui cède à la part de mélancolie propre à notre monde, et l'aspiration à la félicité - qui puise espoir et optimisme dans la contemplation du ciel étoilé.

Jean-Paul SAVIGNAC

## NOTES

1. Le concept de mythologie est relativement récent. Apparu au XVIII<sup>e</sup> siècle, il désigne l'ensemble des idées reçues sur les divinités du paganisme antique. Il constitue ce que l'on a appelé le domaine de la Fable, objet d'une connaissance érudite et savante qui peut tout bonnement revêtir l'aspect d'un dictionnaire. Le mythe en est le principe unitaire et l'unité élémentaire. L'on admet que le mythe est une histoire sacrée, la parole première d'une société qui narre les origines des êtres et des choses, récit d'un caractère exemplaire, sans auteur, qui met en scène des archétypes et des symboles. À ceci près pourtant que, selon Marcel Détienné (*L'invention de la mythologie*), le mythe ne peut être défini comme un genre littéraire. L'usager du mythe ne sait pas qu'il a affaire à ce que nous nommons aujourd'hui un mythe, pour lui, ce type de récit appartient tout simplement à la production du langage.

2. Cf. Jean-Jacques Hatt, *Mythes et dieux de la Gaule I*, Picard, Paris, p. 73-99.

3. Le fait que la mythologie gauloise ne devait pas s'écrire suppose que des moyens éprouvés, autres que l'écriture, en assuraient la transmission. Beaucoup de faits portent à croire qu'une tradition orale s'est maintenue opiniâtement, ignorant l'écrit, par exemple dans des communautés qui n'avaient pas accès à l'écriture, ou même qui étaient rejetées de la société, comme celles des lépreux, ou dans des métiers qui ne séparaient pas le technologique du symbolique.

4. Le nom de cette divinité, BRIGINDONA, se retrouve dans celui de la commune de BRINDON, en Côte-d'Or, situé à une quarantaine de kilomètres de l'endroit où la dédicace a été trouvée (cf. Jacques Lacroix, *La Gaule des dieux*, Paris, Errance, 2007, p. 16-17).

5. Enrico Campanile, étudiant la *Vie de Sainte Brigitte*, décèle dans cette sainte une ancienne divinité indo-européenne de l'Aurore (*Langues indo-européennes*, Bader, p. 34-40) dont l'extrême popularité expliquerait, selon lui, l'énorme importance assumée par sainte Brigitte en Irlande, où elle se substitue à la Madone même. Pourquoi, dans ce cas, ne pas aller plus avant et penser que cette popularité préchrétienne pourrait expliquer le fait que César n'attribue qu'une déesse au panthéon des Celtes ?

6. Je rappelle le nom des trois autres fêtes : Beltaine (1<sup>er</sup> mai), Lugnasad (1<sup>er</sup> août) et Samain (1<sup>er</sup> novembre). En Gaule, au moins une de ces fêtes est attestée, celle du 1<sup>er</sup> novembre, que le calendrier gaulois de Coligny nomme Samoni-. Elle est restée, comme en Irlande, celle des morts, en dépit de l'Église qui a voulu déplacer cette cérémonie au 2 novembre. Le dépôt par les Français, à la Toussaint (1<sup>er</sup> novembre), du pot de chrysanthèmes sur les tombes est un héritage gaulois.

7. Cf. François de Izarra, *Hommes et fleuves en Gaule romaine*, Éditions Errance, Paris, 1993, p. 135-137.

8. La finale -ana de Sequana, le nom latin du canard, anas, celui de la déesse latine Diana, compris Di-ana, déesse Ana, conduisent à s'interroger s'il n'y a pas eu correspondance avec le nom de la grande déesse celtique Ana que l'on retrouve en pays breton sous le nom de sainte Anne.

9. Mardi-Gras dépend de la date mobile de Pâques, fixée au premier dimanche qui suit l'équinoxe de printemps : le dimanche le plus tôt, le 21 mars, reporte Mardi Gras vers le 2 février.

« Goûter de chaque nourriture selon l'ordre,

Voilà ce que l'on doit faire à Imbolc ;

Se laver les mains, les pieds, la tête, c'est ainsi que je le dis. »

Joseph Vendryes, quant à lui, explique Imbolc par Imb-, préfixe personnel ou intensif et folc « averse, temps humide ». Christian-J. Guyonvarc'h confirme cette étymologie et traduit Imbolc par « ablution purificatoire ». Une autre étymologie, populaire celle-là, voit en bolc le gaulois bulga « sac ». Nous sommes dans la période où, après qu'on les ait traités, le lait vient aux brebis. Le mot -bolc (le même que bolg « sac » en vieil irlandais), ferait allusion au pis gonflé des animaux domestiques, notamment de la vache, dont l'image accompagne souvent la représentation de Brigitte.

Lait - 2 - Brigitte et sa vache - Le Père Charles Cahier (*Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, 1856 (?) p. 140) rapporte que sainte Brigitte employa un jour en aumônes le lait de la vache qui lui était confiée ; ne pouvant plus, de ce fait, présenter à sa marâtre le beurre qu'elle avait à préparer, elle pria Dieu et put alors fournir autant de beurre que ses compagnes. Un autre jour, pour recevoir ses hôtes dignement, elle se recommande à Dieu et entreprend de traire trois fois dans la même journée la seule vache dont elle dispose. La vache donne autant de lait que trois bonnes vaches laitières. Près de Fosses, en Belgique, où Brigitte est invoquée sous le nom de Brighe ou de Brie, les paysannes faisaient naguère bénir des baguettes qu'elles emportaient dans les étables pour toucher les vaches malades.

Par ailleurs, cette période correspond aux *Luperciales* romaines de février, un moment où il importait de se purifier de la vieille année qui allait se renouveler en mars. Les deux étymologies font référence à ces deux aspects : lustration et lactation. Christian-J. Guyonvarc'h relève qu'en Irlande, dans le comté de Mayo, huit ou dix jours avant la nuit de sainte Bridget, la maîtresse de maison « rassemblait des gouttes », c'est-à-dire mettait du lait de côté pour le baratter la veille de la fête. La maison était alors particulièrement nettoyée et rangée et parfois on blanchissait l'intérieur à la chaux (*Les fêtes celtiques*, 1995, p. 87-88). En France, des faits folkloriques attestent ce patronage, comme la « lactation de saint Bernard » située au 2 février. Ce personnage, tout à fait historique, a attiré à lui le motif suivant : *Alors qu'il était en prière dans la petite chapelle souterraine (qui se visite toujours) d'un couvent de Chatillon-sur-Seine, il obtient que la Vierge, pressant son sein, lui envoie dans la bouche un jet de son lait.* Il y a lieu de reconnaître dans cette scène la christianisation du culte d'une déesse-mère. Cette lactation sacrée trouve un écho le 5 février, fête de sainte Agathe qui assure à toutes les nourrices d'Europe une abondante lactation. Alors, lactation ou lustration ? Une pratique folklorique permet de corréler ces deux actions. Si Bernard a affaire au lait, c'est parce que son nom Ber- qui veut dire « ours » en langue germanique, évoquerait un rituel carnavalesque, pratiqué encore aujourd'hui à Prats-de-Mollo, en Ariège, celui du rasage de l'ours avec du lait.

*Purification - 3 - Rasage de l'Ours* - Raser parodiquement l'animal velu en question avec du lait, c'est le purifier. L'acte a valeur symbolique. L'ours qui

saint Marcoult, en l'honneur de saint Marcoult, guérisseur des écrouelles.

Mais nous sommes loin de l'arbre déchiqueté par Esus<sup>23</sup>. Mais il existe peut-être une étape intermédiaire entre ces deux pratiques. En effet, à partir de l'endroit où a été trouvée (au Markusberg), la stèle de Trèves qui montre Esus en train d'abattre un arbre, étaient précipités un tronc d'arbre accompagné d'une roue enflammée, ils devaient, en roulant, dévaler une pente jusqu'à la Moselle. Ceux qui accomplissaient ce rite folklorique étaient les bouchers (information que je dois à Claude Sterckx). Nous tenons là un lien entre l'abattage d'un arbre et l'abattage du taureau (*Études Celtiques*, 1925) qui nous rapproche de l'action d'Esus. Nous sommes, dès lors, tenté d'y voir un héritage antique.

La fonction de l'abattage de l'arbre était d'interdire la fusion saturnienne qui unit et confond le végétal, l'animal et l'humain, c'est-à-dire de créer la rupture nécessaire avec l'Âge d'Or ou Autre Monde celtique, afin de réinstaurer le temps que nous vivons, le dur temps de Zeus (inverse de celui de Kronos), le Temps qui évolue au fil des saisons. Le Temps royal de Saturne dure peu, juste l'espace d'une fête ou d'une noce divine.

Esus est vêtu comme un ouvrier, alors que c'est un très grand dieu (il est représenté sur le Pillier des Nautés, au même étage que Vulcain et Jupiter). Son action est symbolique ; saint Sylvain, son successeur, est dans le Berty le patron des charpentiers et des maçons. Il doit (d'après le *Cartulaire de Levroux*), bâtir un château qui devra être édifié en une nuit. Or il possède une serpe qui lui permet d'abattre une forêt en quelques heures. Il se met au travail, tandis que Rodène transporte les pierres dans son tablier. L'édifice est presque achevé quand le chant *du coq interrompt les bâtisseurs*. D'après Art profane et religion populaire au Moyen Âge, p. 107, Sylvain avec sa serpe, est visiblement un héritier de Sylvanus, épicièse admise d'Esus ; et Rodène, fée bâtisseuse comme Mélusine et tant d'autres, est une forme humanisée de la Déesse celtique. Dans le déboisement d'un terrain par Sylvain, il faut voir un souvenir de l'abattage d'un arbre par Esus. Est-ce à dire que Sylvain prolonge l'action d'un ESUS Destructeur puis Bâtisseur ? Je croirais plutôt que le Sylvain berrichon a hérité de la fonction dévolue à la Déesse(-Grue) Bâtisseuse.

20 - *Nantosuelta* - C'est elle qui, fécondée par le dieu Taureau, réenfante le monde et conçoit ses loix ; c'est elle qui réédifie la société et rebâtit le Temple (le *Nemeton*) comme le montre un bas-relief trouvé à Sarrebourg où, sous le nom de *Nantosuelta* (« Vallée-ensojellée »), parède de Succellus, elle porte au bout d'une hampe une petite maison : le Monde. On pense à Baudelaire :

*La Nature est un Temple où de vivants pilliers  
Laisent parfois sortir de confuses paroles...*

Un dernier point avant de conclure. Parti de l'hypothèse mythologique selon laquelle la Déesse s'unissait, en des noces nouvelles, à son époux taurin, nous avons vu défiler divers éléments qui vérifient cette hypothèse et en sont l'héritage présaturnienn. Épousée par un dieu-roi, à qui elle confère la souveraineté, elle pro-

hiberne est censé, d'après les dictons, se réveiller le 2 février. Incarnant la souillure

de la vieille année, il est symboliquement tué, à Prats-de-Mollo, par de faux chasseurs et ainsi purifié. Sa parède est la Déesse, qui pareillement se purifie. Cette illustration transparait, si je puis dire, à travers la commémoration chrétienne de la Purification de la Vierge et de la Présentation de Jésus au temple placée au 2 février, le jour de la Chandeleur. Né le 25 décembre, Jésus, christianisation du Jeune Soleil, abandonne, dit-on, son berceau, ce jour-là, soit au bout de quarante jours, période correspondant aux relevailles de couches de sa mère, la Vierge.

*icône - Sainte Brigitte d'Irlande* - Sainte Brigitte, d'après le légendaire irlandais, assiste la Vierge dans son accouchement (elle est donc souillée par le sang de la parturiente et impure comme elle). Or, lorsque la Vierge réapparat à ce moment-là, elle est si belle que tout le monde la suit. Brigitte réussit alors à détourner les importuns en arborant une couronne d'étoiles. Elle en est remerciée en obtenant, comme jour de fête, celui qui précède la purification de Marie. Récompense étrange, où la Vierge cède le pas à la sainte, qui ne s'explique vraiment que parce que la sainte est antérieure à la Vierge.

En France, beaucoup de coutumes très anciennes témoignent de ce culte rendu à la sainte le 1<sup>er</sup> ou le 2 février. Par exemple, à Chatillon-sur-Seine encore, les jeunes filles désireuses de se marier allaient offrir, le 2 février, du pain aux canards de la Douix, geste d'offrande, qu'il convient de rapprocher d'un objet trouvé en 1933 (ou 1936) aux sources de la Seine.

5 - *Seqwana* - Représentation de la déesse Seqwana debout sur une barque dont la proue revêt l'aspect d'une tête de cane tenant dans son bec une bate ronde<sup>7</sup>. Les offrandes aux canes de la Douix s'adressaient sans doute aux représentants animaux de la déesse du lieu<sup>8</sup>. Le nettoyage rituel et annuel de la Déesse est encore confirmé par la fête des lavandières dont la patronne est sainte Véronique ou sainte le Vénisse.

6 - *Vénisse* - Soit le 4 février, soit Mardi Gras<sup>9</sup> ; en effet, les femmes honorent cette sainte et lui demandaient de les protéger contre les dysfonctions menstruelles comme, par exemple, dans l'église de Notre-Dame de l'Assomption à La Bloutière en Normandie, et il est remarquable de voir que la statue de Vénisse qu'elle abrite est celle d'une femme nue à mi-corps, dans un baquet. Une autre représentation la montre se touchant les cheveux : c'est trait pour trait la fée poitevine Mélusine !

*La Brigitte du conte* - Il convient de voir un autre héritage dans un certain nombre de contes français où le caractère de grande déesse unique semble avoir été conservé sous le prénom de Brigitte. Voici le conte-type 713, tel qu'il parait dans le recueil de Paul Delarue et Marie-Louise Tenèze, *Le conte français*. Son titre fait le lien avec ce qui précède.

### BRIGITTE, LA MAMAN QUI M'A PAS FAIT, MAIS M'A NOURRI.

*Un roi qui a une fille d'un premier lit, Brigitte, se remarie à une femme qui a aussi une fille. Brigitte est bonne et donne beaucoup aux pauvres. Un jour, comme elle leur porte du pain dans son tablier, sa belle-mère survient pour la gronder :*



rience spirituelle. Alors seulement la Déesse épouse le dieu taurin, ce dieu que Plutarque ne nomme pas ; est-il Ésus, Maître des ruptures temporelles ou le Maître du Temps qui s'écoule ? Kernunnos, Dispater, Dagda... J'opterai pour Ésus, qui est aussi Lugus. Et l'héritage de tout cela ? Il est diffus dans le christianisme, s'il s'avère bien que le Christ a assumé la mélancolie du monde. Le Taureau lui-même, en tant que victime sacrificielle, est peut-être à l'origine du Bœuf Gras<sup>21</sup>, qui n'a rien de chrétien.

18 - *Bœuf Gras* - Attestée à Paris depuis le XII<sup>ème</sup> siècle, la procession du Bœuf Gras se déroulait le jour de Mardi Gras. Cette réjouissance, très populaire et reprise récemment, existait en province et à l'étranger, elle aurait été, selon Van Gennep (*Manuel*, tome premier, III, p. 956), une invention publicitaire des corporations médiévales des bouchers. On peut en douter. Au début de mai, au Moyen-Âge, les « bachelleries », ces fêtes et quêtes de la jeunesse, les « reinage », les coutumes des archers qui tuent le *papegault* (le coq) et élisent un roi annuel appelé « Marcou le fol », apparaissent comme un héritage des rites royaux, associés au triomphe de la Déesse.

Une question m'opresse : au moment où la Déesse était dans sa gloire en ce début de mai, n'attendait-on pas d'elle, la miraculée dont les membres repoussaient, quelque chose comme des miracles ? J'observe que la guérison des écrouelles par les rois de France et les rois d'Angleterre était espérée après leur sacre. Or il est établi que bien des rois de France : Saint Louis, Philippe le Bel, Louis X, Philippe VI, Louis XII (d'après Aimé Bonnefin, *Sacre des rois de France*, Limoges, 1988), sont allés après leur sacre à Corbény, près de Reims, faire une neuvaine sur le tombeau de saint Marcoul dont la fête tombe le 1<sup>er</sup> mai. Sachant que, dans une famille, l'on appelait *marcou* le septième enfant mâle, doué de pouvoirs guérisseurs particuliers, il est permis de penser que le sacre et la neuvaine étaient tout naturellement centrés, à l'origine, sur la date de Beltaine-Saint Marcou, le 1<sup>er</sup> mai. Ce rituel guérisseur des écrouelles (ganglions tuberculeux du cou), appelées aussi « *mal du Roy* » trouve tout son sens dans le fait qu'il prétend calmer les angoisses du passage de l'hiver à l'été, le cou étant passage par excellence du souffle. Quant au lâcher d'oiseaux, qui avait lieu au cours du sacre, il pourrait bien venir des jeux de mai. Le cérémonial de Reims serait ainsi un héritage imaginable de la gloire printanière de la Déesse<sup>22</sup>.

*L'arbre* - Concernant l'arbre abattu, l'élément pris à la Tradition française auquel on pense est, évidemment, le mai caractérisé par la plantation d'un arbre ou d'un mât, en quoi l'on voit un rite de fécondité.

19 - *Le mai* - Selon Van Gennep, pour qui cet usage ne serait pas attesté avant le XI<sup>ème</sup> siècle, « le fait essentiel atténué de nos jours, est que la Jeunesse mâle manifeste ses sentiments (d'amitié, de mépris ou de haine) à la Jeunesse féminine de la localité, et ceci publiquement », (*Manuel de folklore contemporain*, t. 1<sup>er</sup>, 2, p. 1570). On plante aussi un mai pour honorer une personnalité. Cette coutume est réputée d'origine celtique, elle est particulièrement respectée en Belgique, au hameau de Saint-Marcoult où l'on plante un arbre de mai chaque année, devant la chapelle de

- Que portes-tu dans ton tablier ?

- Des fleurs.

Elle regarde : le pain s'était changé en fleurs.

La fille de la marâtre se conduisait mal, et une nuit, elle accouche d'un enfant.

La reine le porte dans le lit de Brigitte et va chercher le roi, qui, croyant sa fille coupable, la chasse avec le nouveau-né.

Brigitte arrive à un moulin, demande de la farine pour faire de la bouillie à l'enfant :

- Il y a sept ans que, faute de blé, notre moulin ne marche plus.

Brigitte cherche, trouve un grain de blé, le met dans le moulin ; celui-ci tourne et donne de la farine à pleins sacs.

Elle demande ensuite du lait :

- Nos vaches n'en ont plus.

- Allez les traire.

On y va : les vaches donnent du lait à pleins seaux. L'abondance règne désormais dans le pays.

En revanche, au pays du roi, depuis le départ de Brigitte, l'herbe ne pousse plus, les récoltes sont mauvaises, les bestiaux sont malades.

Le roi part à la recherche de sa fille, arrive près du moulin, voit un enfant qui pêche :

- Que fais-tu, mon enfant ?

- Je pêche pour maman Brigitte qui m'a pas fait, mais m'a nourri.

- Conduis-moi vers elle.

Le père retrouve sa fille, la ramène.

En route, l'enfant cueille trois pommes. Ils arrivent. Au pays du roi, les prés reverdissent, le bétail guérit.

On se met à table. À la fin du repas, l'enfant offre ses trois pommes :

- Une pour maman Brigitte qui m'a pas fait, mais m'a nourri... Une pour maman qui m'a fait, mais m'a pas nourri... Une pour grand-père...

Le roi chasse la reine et sa fille.

Il existe, en France, 14 versions de ce conte. Dans quelques-unes d'entre elles, le texte est contaminé par le conte-type 706 qui s'intitule *La Fille aux mains coupées*. Selon certaines des 47 versions de ce conte, que reprend le roman de Philippe de Beaumanoir intitulé *La Mannekine* (XIII<sup>e</sup> siècle), l'héroïne, prise en haine par sa mère, doit être tuée dans une forêt. Le serviteur chargé de la faire mourir, l'épargne, mais lui coupe les deux mains : il doit les rapporter à la méchante mère comme preuve qu'il a bien exécuté ses ordres. La malheureuse s'en va au loin et, au terme d'une longue aventure, épouse un jeune roi dont elle a des jumeaux. Mais, à la suite d'un malentendu, son époux la chasse avec ses deux enfants qu'elle est obligée de porter dans un bissac, l'un sur le dos, l'autre sur la poitrine. Arrivée près d'une fontaine, elle y trempe ses moignons — très souvent sur les conseils d'un oiseau — et, ô miracle ! ses mains repoussent. Le jeune roi la retrouve et l'histoire se termine bien, sauf pour la mère de l'héroïne. Dans certaines versions du conte, le père de Brigitte

est blessé par une épine (mésaventure très souvent attribuée à un ours), que sa fille ôtera quand elle aura recouvert ses mains.

Selon Paul Delarue, l'origine de ce conte se perd dans la nuit des temps. Le prénom de *Brigitte* ne saurait être fortuit. Il apparaît dans certaines versions, sous les formes *Brigitte* et *Brizide*, altérations qui plaident en faveur d'une transmission ancienne du nom de *Brigitte*.

Le sens de ce beau mythe est limpide. *Brigitte* incarne la Nature, la Nature annuelle, calendaire, l'Année Nature. Son départ correspond au thème de la Terre Gaste, c'est-à-dire de l'hiver, saison où l'on élague les arbres, ce que symbolise le motif des mains coupées. Son retour : au printemps, saison où les branches bourgeonnent et repoussent, ce que symbolise le miracle de ses mains réparées. Ses deux enfants eux-mêmes, des jumeaux dans certaines versions, représentent les deux semestres qui divisent l'année celtique. Ainsi, *Brigitte*, liée comme elle l'est, dans ce conte, à l'abondance, offre les traits vénérables de la Terre Mère, c'est-à-dire de la Grande Déesse apparue à l'époque néolithique, dont les Celtes ont perpétué les traits archaïques.

L'héritage traditionnel des contes est donc très conservateur<sup>10</sup>. Il fait réapparaître des éléments mythiques, que l'on croyait disparus dans le naufrage antique de l'écrit, grâce à la fidélité de la transmission orale. Il y a seulement réactualisation. C'est ainsi que le moulin, par exemple, qui n'existe pas au VI<sup>e</sup> millénaire et n'apparaît qu'à la fin de l'antiquité, s'est substituée à la meule ancienne.

Faisons un premier point. À partir du gaulois *BRIGINDONI*, nom d'une déesse locale, nous avons établi une relation possible avec la *Brigitte* irlandaise, déesse puis sainte nationale. Un vieux glossaire irlandais corrobore par le calendrier chrétien nous a fourni une date (le début de février) et un conte français a donné à la Déesse une dimension cosmique. Diverses pratiques ont permis de préciser un rite de purification qui semble avoir eu une énorme importance (rasage par le lait, ablation par l'eau, extraction d'une épine) et un mythe païen que l'on peut formuler ainsi : *Dame Nature a accouché du Soleil au solstice d'hiver. Elle retrouve sa pureté et sa fécondité quarante jours plus tard.*

Continuons ! La date, vous le voyez, est très importante pour assurer la préservation d'un mythe.

*Raccord 1er février/1er mai* - À ce propos, il est intéressant de constater que le culte agraire de *Brigitte*, en France, ne s'en tient pas au 1<sup>er</sup> ou au 2<sup>e</sup> février. Ainsi, à Lassigny, dans l'Oise, le premier dimanche de mai, les fidèles portaient à l'église un bouquet de trefle rouge qu'ils faisaient bénir et conservaient précieusement pour le donner au bétail en cas de coliques. À Larbroy, près de Noyon (Oise), la bénédiction d'images de la sainte se faisait au premier dimanche de mai, celles-ci étaient placées dans l'étable, sur une couronne bénite qui devait faciliter le vêlage. À Bus, dans l'Oise, le premier dimanche de mai, les couronnes de hier, que l'on faisait toucher à la statue de la sainte, étaient placées dans les étables avec du pain bénit. Dernier exemple, à Candor, près de Lassigny, la bénédiction avait lieu le 1<sup>er</sup> février et le premier dimanche de mai.

dire celtés.

Voici ce que l'écrivain grec rapporte (*Le visage qu'on voit au rond de la lune, 26*) : *Ogygie est une île lointaine de la mer, à une distance de cinq jours de navigation de la (Grande)-Bretagne, vers l'Ouest. Plutarque précise qu'au-delà sont trois îles et que, dans la plus reculée, suivant les traditions mythologiques des Barbares, Kronos a été emprisonné par Zeus (...) dans la mer appelée mer de Kronos. (...) Quand l'étoile de Kronos (...) qu'ils appellent, comme il me le fut dit, Nyctouros, est arrivée dans le signe du Taureau, ce qui se produit au bout de trente ans, ils procèdent à un sacrifice préparé longtemps à l'avance...*

Suivent des indications de navigation ; les voyageurs atteignent à la rame des îles où, pendant 30 jours, règne une lumière crépusculaire, entre chien et loup. Entourés d'honneurs, ils y restent 90 jours, puis gagnent l'île d'Ogygie ; là ils se vouent au culte du dieu, (quel dieu ? ce n'est pas Kronos) pendant treize ans ou plus s'ils le désirent. *Rien n'est plus enchanteur que la nature de cette île, continue Plutarque, où l'air est d'une charmante douceur, le dieu (inconnu) et des daimones parlent aux pèlerins face à face. Quant à Kronos, il est endormi dans une grotte, sur un rocher doré, des oiseaux volent alentour, lui apportant l'ambrosie. Des parfums embaument toute l'île. Les daimones qui entourent Kronos rendent des oracles dont ils assurent qu'ils sont les songes de Kronos.*

Il faut décrypter ce beau mythe géographique qui explique le sacrifice du Taureau. On retient d'abord que la mention du signe zodiacal du Taureau correspond à une période allant du 21 avril au 20 mai, ce qui inclut le 1<sup>er</sup> mai et désigne le taureau comme victime ; la mer de Kronos, c'est le ciel nocturne ; l'étoile, et même l'île, de Kronos, c'est la planète Saturne, considérée par les Anciens comme la plus éloignée du soleil. Son nom gaulois traduit en grec *Nyctouros*, soit « Gardien de la Nuit » est explicite. Le nombre 3 est fréquent : 3 îles, 30 ans, 30 jours, c'est à lui que le nombre des grues du TARVOS fait référence<sup>20</sup>. L'ambiance est toute saturée, par définition lenteur (celle de la navigation), lumière crépusculaire, parfums, songes, prophètes. Cela inspire la réflexion suivante.

Ce mythe celtique des deux époux succésifs de la Terre soulignait la division du temps annuel. Les druides admettaient sans doute que Kernunos fut un Janus qui tentait d'unir les deux périodes, mais ils ne pouvaient empêcher qu'elles ne fussent ressenties comme dissociées. Tout l'effort des druides, tout l'effort des Gaulois, divisés jusque dans chaque famille selon César, tout l'effort du dieu inconnu consistaient sûrement à tenter de trouver un principe unitaire, de revenir à l'état premier de la création, d'unir la lune et le soleil, de purifier la Déesse, bref de réaliser l'unité suprême de l'être. Le sacrifice du Taureau, préparé longtemps à l'avance, avait pour but de réunir rituellement les deux semestres et, surtout, de rétablir l'Âge d'Or, soit la félicité de l'Autre Monde celtique. Il s'agissait tout à la fois de parler la Terre de son manteau de gloire, de rendre à l'âme sa blancheur et de faire entendre la musique du monde. Le Taureau (son sang et sa constellation) permettait à la Terre et à chacun de retrouver le tremblement de la création, non pas de favo-

Il faut croire que la grue-pierre est à l'origine des histoires de fées bâtisseuses de nos légendes, comme Rodène, déjà citée, qui transporte des pierres pour Saint Sylvestre, patron des maçons, comme Berthe ou Mélusine, et tant d'autres. *Bâtisseuses*, parce que bâtir (\*basitire), n'est pas construire, c'est faire éclore et germer la pierre vive, lui donner naissance et développer, à partir de la base et avec son poids, tout l'élan quasi organique du bâtiment. Pour les Celtes et pour les poètes, la pierre est vivante, elle est vérité, elle abrite une âme... Elle élèvera les cathédrales. Faire croître la pierre comme une corne, c'est l'action créatrice par excellence, celle de la Déesse bien entendu<sup>18</sup>. Je reviendrai là-dessus.

La grue est aussi une Dame Oiselle sévère sur qui, souvent, pèse une malédiction. Ainsi, dans un conte irlandais manifestement embrouillé, rapporté par Ann Ross (*Études Celtiques IX* fasc. 2, 1961), des êtres humains, transformés en grues à la suite d'un enchantement, ne recouvreront leur véritable forme que si le sang du taureau légendaire Connra, et plus précisément le sang de sa tête, est répandu sur eux. Comment ne pas penser au TARVOS et à la grue qui est sur sa tête et ne pas pressentir une possible influence du culte de Cybèle, (lequel consiste essentiellement en une douche de sang taurin) ? Toujours est-il qu'au terme de son enquête, Ann Ross voit dans la grue « l'attribut ou la forme de quelque déesse puissante et redoutable, parèdre d'un type de dieu celtique fondamental ESUS, Midir ou Mananán. » (*ibid.* p. 437).

17 - *Les grues de Der-Chantecoq* - Les grues sont généralement, en Europe, des oiseaux inquiétants, voire cruels. Elles ont un aspect guerrier (déjà dans Homère, *Illiade II*, v. 460-463), bien exprimé par Brunetto Latini, le maître de Dante, quand il écrit dans le *Livre du Trésor*, (*Jeux et sagesse du Moyen Âge*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1951, p. 797) : « Grues sont oisiau qui volent à eschieles (= en troupes) en manière de chevaliers qui vont en bataille ». Elles sont surtout criardes, (c'est le sens de leur nom)<sup>19</sup>, à ce titre elles peuvent donner l'alarme et se montrer gardiennes vigilantes. C'est ce rôle qui apparaît si l'on établit un parallèle entre les trois grues du TARVOS et le personnage mythologique de Géryon qui habite « au-delà de l'immense Océan », il a un corps triple, son nom le définit comme le « Hurlleur », il possède un troupeau de bovins qu'il fait garder par un bouvier et par un chien. Héraclès les tuera tous les trois et s'emparera de ses bœufs. La Déesse, changée en grue, est donc gardienne du Taureau. Qu'est-ce que cela veut dire ?

*Le Taureau* - Je conjecture que son insomnie, engendrée par sa vigilance, épuise les ressources de son corps, elle se fige, elle maigrit, devient grue et pierre, à en croire Claude Mettra, auteur de *Saturne ou l'herbe des âmes* (Paris, 1981, p. 159-170), c'est la forme extrême d'une métamorphose provoquée par la mélancolie : la mélancolie serait la malédiction qui transforme la Déesse en grue car elle cesse un moment d'être cette volonté créatrice qu'incarne toute divinité ; en outre, la voix rauque et enrouée qui caractérise la grue passe pour être celle des chamanes et des possédés. La Déesse, par la grâce de la mélancolie, est entrée dans l'Autre Monde et manifeste une capacité prophétique, c'est ce qui ressort d'un texte inespéré de Plutarque décrivant l'île d'Ogygie d'après des traditions barbares, c'est-à-

Ces indications permettent d'établir un raccord calendaire des deux fêtes celtiques d'*Imbolc* (1<sup>er</sup> février) et de *Beltaine* (1<sup>er</sup> mai).

*Carnaval* - Entre ces deux dates se situe Carnaval. Ainsi, c'est au moment où fléchit le pouvoir de l'hiver que la Déesse souillée, gaste, traversait la période carnavalesque, marquée par des pratiques rituelles, à coup sûr pré-indo-européennes, intégrées au festiaire celtique. Ces pratiques devaient heurter violemment la morale chrétienne (on a signalé une analogie avec les *Lupercales* romaines) et réclamaient une lustration d'envergure. Il n'est pas dit qu'avant cela, elles n'aient pas heurté la morale des druides, lesquels n'ont guère pu faire autre chose, sans doute, que de les « celtiser » en fête d'*Imbolc*, comme les Romains les avaient romanisées en *Lupercales*. Je note qu'à Rome, au cours de cette fête, c'est avec un flocon de laine imbibé de lait que les Luperques effaçaient la trace sanglante qu'ils avaient apposée sur le front de deux jeunes gens nobles qu'on leur avait amenés.

Le rôle que la Déesse tient dans les rites de Carnaval est plutôt estompé. Si l'on réfléchit bien, elle n'est pas vraiment à l'honneur et ne peut guère y être : elle est marquée négativement ; n'est-elle pas au sein de la morte-saison, souillée, soumise à la vieille lune d'hiver et commise aux rites de purification ? Mais puisque cette fête admet une suite, il est permis de former l'hypothèse qu'il en sera tout autrement le 1<sup>er</sup> mai, lorsque, définitivement purifiée, elle apparaîtra fécondée, feuillue et riante, dans la gloire du printemps, au moment où l'année passe du semestre sombre au semestre clair.

La fête purgatoire d'*Imbolc* prépare le printemps, celle de *Beltaine* est le sacre du printemps. Il faut imaginer que la déesse était accueillie triomphalement le 1<sup>er</sup> mai, quarante jours après l'équinoxe de printemps, parce que l'on célébrait ses noces. C'est une hypothèse qu'autorise la période en question.

*La Terre subit une étreinte nouvelle* - En effet, si la lune change et circule incessamment, la terre, elle, ne bouge pas, elle ne peut subir de modification que de l'extérieur, non d'elle-même. « La terre ne peut aller nulle part : un champ ne bouge pas et pourtant il change. Une prairie reste immobile : l'herbe, cependant, y croît brusquement au printemps. N'est-ce pas sous l'action d'un agent extérieur qui est venu modifier, féconder la terre-mère ? C'est qu'un principe mâle est venu l'épouser. » (Claude Gaignebet, *Le Carnaval*, Paris, Payot, 1974, p. 136).

*Le cerf* - Mais la terre hivernale n'était pas vierge, elle appartenait déjà à un époux hivernal. Ce qui se passe au printemps se comprend à travers le récit allégorique suivant, que Geoffroy de Monmouth rapporte dans la *Vita Merlini*, *Vie de Merlin*. Je résume :

*Merlin, dans sa forêt calédonienne, apprend dans les astres l'imminent mariage de sa femme. Monté sur un cerf, il se rend au palais, suivi des animaux de la forêt. À une fenêtre, Gwendolina et son fiancé, surpris par son équipage, éclatent de rire. C'est alors que furieux, Merlin arrache les cornes de sa monture et les jette à la tête de son rival qui descend, encorné, au royaume souterrain.*

Si l'on voit en Merlin, l'homme sauvage, maître des animaux, qui fait le printemps, et en *Gwendolina* la terre-mère, la scène représente un moment de suc-

un arbre (un saule ?) ayant ses feuilles, ce qui exclut que la scène se produise en hiver. Ce même type d'arbre orne la scène du TARVOS qui se lit juste après, et un autel votif trouvé à Trèves.

14 - Trèves anépigraphe, combine les deux scènes, puisque l'on y voit un personnage en manteau court, en train d'abattre un arbre, dans les branches duquel se distinguent une tête de taureau et trois oiseaux. Le bûcheron est, à l'évidence, ESUS. L'abattage de l'arbre semble précéder le sacrifice du taureau.

15 - *Tarvos Trigarannus* - Quant aux trois grues, ce sont probablement des figures de la Déesse triplée et métamorphosée, Bernard Sergent, à qui j'emprunte cette interprétation (*Le Taureau et la Déesse*, B. S. M. F., avril 2006, p. 12), rappelle qu'un petit taureau en bronze, du temple de Maiden Castle, en Grande-Bretagne, porte sur le dos trois bustes féminins, (signalé par Anne Ross, *Esus et les trois grues*, *Études Celtiques*, 1961, 9,2, p. 405-438). Pourquoi cette métamorphose en grue ? Quel est en définitive le sens de cette scène qui associe ESUS au TARVOS TRIGARANNUS ? Nous sommes parvenus devant une énigme. Je ne prétends pas la résoudre. Mais pour en faire l'analyse, j'en examinerai trois éléments : grue, taureau, arbre.

*La grue*<sup>17</sup> - Paul Sébillot relève (*La Faune, les eaux sauvages*, p. 219), dont une légende poitevine de ville engloutie présente un épisode, unique en France : *trois femmes qui, malgré la défense qui leur a été faite, se sont retournées au moment de la catastrophe, sont transformées en grues*. Cette transformation est, à première vue, surprenante : elles devraient être changées en pierre, à l'instar de la femme de Lot, d'après l'épisode biblique dont s'inspire le légendaire français des cités englouties.

16 - *Grues de Saint Genou* - À moins que grue et corne ne soient, d'une certaine manière, équivalentes, il faut admettre, dans ce cas, que cette métamorphose conserve le souvenir de la proximité sonore de *Caru-Carn* - « corne » et de *garan-us* « grue ». Il existe en effet des statues de taureaux celtiques tricornes. En outre, la mythologie latine connaît un bouvier appelé *Recaranus* à qui *Cacus* vole ses bœufs (d'après le compilateur anonyme de *L'origine du peuple romain*, cf. Gaignebet, 1974, p. 167). Dans la mythologie grecque, la danse de la grue (« gera-nos »), instituée par Thésée à Delos, s'exécute à côté d'un autel d'Apollon : le *Keraton*, forme de cornes de chèvres. Robert Trionphe (*Le lion, la vierge et le miel*, Les Belles Lettres, Paris, 1989, p. 283-288), parle, à ce sujet, de cornes gauches qu'il qualifie de féminines, attributs selon lui, de la déesse Artémis. Pour Claude Gaignebet, le radical *carn*- serait aussi celui de *Carnaval*. Le taureau aux trois grues est donc aussi, par jeu de mots, le taureau aux trois cornes ; or la corne est une pierre vivante, une pierre qui pousse dans la tête. Le taureau aux trois grues est aussi le taureau aux trois pierres (cf. *vieux irlandais carn* « tas de pierres »). Un lien bien particulier unit la grue à la pierre. Pline précise, en effet, que les grues ont des sentelles qui, la nuit, dorment sur une patte et tiennent, dans les doigts de l'autre patte, un petit caillon ; si en s'endormant elles se lâchent et se laissent tomber, l'indigence (Pline N. H. X, 58, Elieon III, 13). Dans le droit fil de cette tradition, l'héraldique médiévale nomme la pierre de la grue : la « vigilance ».

7 - *Cernunnos* - Comment ne pas évoquer la plaque du Bassin de Gundestrup où un dieu à bois de cerf paraît, entouré d'animaux ; le *Karmonos* d'une inscription celtique du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, qui s'ornait d'un double ornement (sans doute une paire de cornes) ; et le *Cernunnos* du Pilier des Nautes, ainsi que les diverses représentations de ce dieu paré de bois de cerf, que nous a livrées l'Antiquité (voir les 2<sup>ème</sup> cornes) ?

Héritage de cela : le 11 mai, à la saint Genoul, patron des cocus, on déposait des cornes devant la porte des maris présumés infortunés. Que le Cocu soit Cornu se comprend davantage à partir de la découverte d'Anne Lombard-Jourdan : elle affirme qu'un cerf qui s'est battu avec ses congénères et a été accidentellement émasculé, ne perd plus ses bois. Le Cocu, l'époux réputé impuissant, porte donc naturellement des cornes. En dépit ou à cause de cela, *Cernunnos* est un dieu haurement honoré, comme semblent l'indiquer les torques appendus à ses bois<sup>18</sup>.

Avant de revenir à la Grande Déesse, voyons les traces que ce dieu-cerf, qui se succède à lui-même, ce dieu du temps calendaire, a laissées dans la tradition française. Voici ce que rapporte Anatole Le Braz à propos de saint Théleau.

8 - *Saint Théleau* - Il songea à se tailler une paroisse dans le pays. Le seigneur qui commandait sur la contrée lui dit :  
- « Je t'abandonne tout le territoire dont tu pourras faire le tour en une nuit, mais il est bien entendu qu'au chant du coq, quelque part que tu sois, tu feras halte ».

Le saint, en rentrant de chez le seigneur, conta la chose à sa sœur qui était venue, depuis quelque temps, tenir son ménage. Celle-ci feignit la joie mais conçut dans son cœur une violente jalousie. Cependant, Théleau se plaça sur le seuil de la porte et se mit à siffler. Aussitôt un cerf sortit du petit bosquet et vint s'agenouiller aux pieds du saint. Le saint monta sur son dos et, la nuit étant tombée, se mit en route. Le cerf galopait de toute la vitesse de ses jambes. Ils arrivèrent à Castel-Gall. Comme ils traversaient la cour, les gens du manoir lâchèrent sur eux les chiens. Le saint n'eut que le temps de sauter dans un chêne, tandis que le cerf se réfugiait dans une garenne. Le saint eût sans doute ratapé le retard que lui avait causé les gens de Castel-Gall si sa sœur n'avait fait le jeu de ses ennemis, par jalousie, pour l'empêcher d'avoir une grande paroisse. Vers les deux heures de la nuit, elle alla prendre un coq dans le poulailler et le fourra dans le tuyau de la cheminée, puis elle mit le feu dans l'âtre à un fagot de bois vert. Le coq, cherchant à fuir la fumée, battit des ailes, chanta désespérément, réveilla les basse-cours du voisinage. Tous les coqs d'alentour se prirent à chanter. Saint Théleau, lié par sa parole, dut faire halte, sans qu'il la paroisse de Landeleau se serait étendue jusqu'à Collorec d'un côté et jusqu'à Cléden de l'autre.

Cet avatar du dieu aux bois de cerf<sup>19</sup> qu'est saint Théleau, autre Merlin, a donc

mais son fiancé, le noble Corusculus (« Courroux »), ne l'entend pas de cette oreille (...) et enlève la nouvelle convertie. Celle-ci, feignant de se résigner, demande quelques instants à son fiancé « pour se faire belle ». Elle pénètre dans une grotte et, saisissant des ciseaux, se coupe le nez, les oreilles et les lèvres. C'est ainsi défigurée qu'elle se présente à Corusculus qui fuit, épouvanté. Survient saint Sylvain ; il saisit les organes tombés à terre, les remet en place, baigne de l'eau d'une fontaine voisine le visage de Rodène dont il restaure ainsi toute la beauté. Corusculus se convertit et devient saint Courroux (le coléreux), plus connu en Berry comme saint phallique, sous le nom imagé de Greluchon. » (Gaignebet *ibid.* p. 107). Rodène « la Rouge » est atteinte du mal Saint-Sylvain, un érysipèle qui ronge le visage et lui donne l'aspect léonin décrit dans la légende, qui est aussi celui que peut donner la lèpre. À travers elle, c'est bien à une Déesse impure que l'on a affaire. La légende nous apprend par ailleurs que Sylvestre, doublet de Sylvain, a pouvoir sur les taureaux furieux qu'il maîtrise en les tenant seulement par les cornes<sup>14</sup>. Dès lors, le récit s'interprète comme l'histoire d'une déesse impure, qui est purifiée par le dieu émondeur et mariée au dieu Taureau, que l'on reconnaîtra dans Corusculus, le Courroux, masque chrétien du dieu phallique.

Bernard Sergent note qu'en France beaucoup de légendes font état de « l'invention » d'une statue de la Vierge par un bœuf, un taureau, une vache ou une génisse. Souvent, la statue est « récalcitrante », c'est-à-dire qu'elle ne reste pas dans l'église où les gens l'ont portée, mais revient à l'endroit où elle a été trouvée. Rapidement, on se rend à l'évidence : la Vierge veut être adorée à l'endroit de la découverte de sa statue. Et souvent la statue est trouvée dans un arbre creux. Ainsi, à Cerizay, en Deux-Sèvres, un paysan possesseur de bœufs découvre, dans le creux d'un chêne, au milieu des genêts et des ajoncs, une statuette de la Vierge. On crée bientôt la chapelle de Notre-Dame-de-Beauchêne. (Henri Dontenville, *B. S. M. F.*, 1962, n° 48, p.46-52).

Ces légendes, qui présentent l'association Taureau, Déesse, Arbre, garderaient le pâle souvenir du TARVOS TRIGARANUS que nous avons sous les yeux. Ce panneau sculpté portant cette inscription gauloise représente un taureau, qui semble recouvert d'une draperie, donc paré pour un sacrifice, sur lequel sont posées trois grues, deux sur son dos, une sur sa tête ; ces oiseaux sont plutôt des aigrettes, mais le monument les désigne sous le nom de grues (ce groupe animalier aurait été connu en Grèce, comme l'indiquerait un fragment du poète comique Philémon qui, en pleine époque d'invasion celtique, en 281 avant notre ère, propose d'envoyer à Séleucos Nicator, qui avait offert un tigre indien aux Athéniens, un *trugeranos/trigeranos*, traduction grecque de TRIGARANVS. Il semblerait que les envahisseurs celtes aient apporté avec eux l'image, frappante pour les Grecs, du taureau aux trois grues (J. Vendryès, *Sur un passage du comique Philémon* : le Tarvos Trigaranus en Grèce, dans *Revue celtique*, 28, 1907, p. 123-127).

13 - *Esus et Tarvos* - Le Pilier des Nautes se lisant de gauche à droite, comme une bande dessinée, on peut « lire », juste avant celle du TARVOS, une image représentant un dieu, serpe à la main (dont le nom ESUS<sup>16</sup> est inscrit), en train d'élaguer

une sœur, entendez : une parèdre, une autre *Gwendolina*, une blanche biche lunaire qui, apparemment, aux premiers jours de février, s'oppose à son triomphe. On admettra qu'elle rompt avec le dieu hivernal et, si l'on continue l'histoire, qu'elle épousera plus tard, en plein printemps, le dieu du renouveau. Le nom de saint Théleau est à comprendre : saint Eleau ou Eliud (le t faisant liaison) « le cerf » ; celui de Gwendolenna : *Gwen-* « blanche », *Elain* « Biche », survivances lointaines de l'indo-européen \**eln-* retrouvé dans l'arménien *eln*, le grec *élaphos*, le lituanien *elnis* « cerf », le gallois *elain(t)* « biche » et, sans doute, dans le nom du mois gaulois *elembiu(os)*.

La déesse (*Brigitte, Gwendolina, la blanche biche*) n'accompagne pas le cornu, elle reste (la terre ne bouge pas) et épouse son nouveau fiancé. La diversité de ses noms incite à adopter l'idée que la Grande Déesse du monde celtique ancien possédait plusieurs épicièses.

*Deux épicièses de la déesse* - Changeait-elle de surnom au 1<sup>er</sup> mai ? Avouons que celui de Bélisama « la Très Puissante », selon Xavier Delamarre (et non « la Très Brillante ») lui conviendrait bien à cette date où elle atteint toute son énergie vivante, toute la plénitude de sa sacralité ; mais rien ne permet de l'affirmer. Le qualificatif de *Rosmerta* « la Très Pourvoyeuse » dont le nom évoque l'abondance, lui irait tout autant.

9 - *Rosmerta* - Plusieurs stèles votives gallo-romaines à ce nom, qui représentent une femme tenant une patère dans la main droite et une corne d'abondance dans la gauche, confirment la signification du nom gaulois. Ces surnoms divins nous ont-ils laissé quelque héritage ?

*Rosmerta* d'abord - Un certain nombre d'héroïnes de contes, de romans médiévaux et du folklore catalan, portent un nom qui commence par *Ro-* : *Rosemonde* (dans un Jeu dramatique) ; *Rosilia* (dans *Valentin et Namelos*, roman du XIV<sup>ème</sup> siècle) ; la *Rosetta* (du folklore catalan de l'ours) ; la *Rosaura* (dans un roman catalan) ; *Rosalie* (dans un conte populaire) ; *Roseblanche* et *Roserouge* (dans un conte de Grimm) ; *Rodène* (dans le Cartulaire de Levroux), jeunes personnes dont il suffira de dire qu'elle ont besoin d'être purifiées. La persistance de la syllabe initiale *Ro-* invite à reconnaître dans ces *Roses* la déesse *Rosmerta*. Les statues de cette déesse sont concentrées dans l'est, mais rien n'interdit de penser que son culte ait pu s'étendre plus largement. La syllabe *Ro-* aurait été réinterprétée et aurait évoqué la couleur rouge : celle des roses, de la rouille, de la rousseur, c'est-à-dire celle du sang impur. Le gaulois et le latin exprimaient le rouge avec un mot commençant par la même syllabe : *ruber* en latin, *roudos* en gaulois).

*Belisama* ensuite - L'héritage du nom de *Belisama* se constate dans les toponymes *Blismes* (Nièvre), *Blesme(s)* (Marne, Aisne), *Bellême* (Orne), *Balesmes* (Indre-et-Loire)... Et surtout dans le nom de *Belissant* (*Belisama* donne *Belissant* comme *Uxisama* donne *Ouessant*) porté, dans le roman *Valentin et Ourson* (1489), par la sœur de Pépin le Bref. Je résume le passage qui nous intéresse : *Chassée par son époux, l'empereur Alexandre de Constantinople, qui la soupçonne d'infidélité, Belissant accouche de jumeaux, dans la forêt d'Orléans. L'un, Valentin, est sauvé et*

éduqué par Pépin ; l'autre est enlevé, nourri et élevé par une ourse. Le lait qu'il reçoit le rend fort et velu. Il deviendra Ourson le Sauvage. Les deux frères s'affrontent en un combat mémorable dont Valentin sortira vainqueur, sans tuer cependaunt Ourson. Encore des jumeaux ! Toujours les mêmes, bien entendu. Ce roman pseudo-historique confirme l'hypothèse d'une mythisation de la division en deux parties jumelles de l'année celtique. *Belissant-Belissama* est la Nature soumise au temps alternatif. Elle « enfante » les deux semestres qui s'opposent l'un à l'autre : le clair, *Valentin*, et le sombre, *Ourson*. Je reconnaitrais volontiers en eux les Dioscures, ces dieux jumeaux gréco-latins adoptés en Gaule, qui figurent sur le Piliers des Nautes. Présidant à la navigation, eux aussi partageaient l'année en deux : la *mare clausum* « mer fermée » du 14 septembre au 27 mai, et la mer ouverte du 28 mai au 13 septembre<sup>13</sup>.

*L'Our* - Le prénom (Ourson) fait surgir un personnage considérable du folklore européen, paré de la Grande Déesse, l'Our.

*10 - Our de Bisenzio - 11 - Danse de l'Our*. Censé sortir de son hibernation le 2 février, l'Our, d'après les dictons relatifs à la Chandeleur, est à l'origine du Carnaval dont nous avons vu qu'il correspond à la période de purification de la Déesse. Comme l'a démontré Claude Gaignebet dont les travaux inspirent cet exposé, l'Our, dans le folklore, décreta la venue du printemps, le 2 février, à condition que la lune soit nouvelle ; si, au contraire, il y a pleine lune (PL), l'Our effrayé par l'effet de miroir qu'elle produit sur lui, rentre dans sa caverne et n'en sortira que quarante jours plus tard, c'est-à-dire en nouvelle lune (NL). Il y a en effet 29 jours d'une PL à la PL suivante et 11 jours de la PL à la NL qui la suit : le total donne 40 jours. C'est le sens qu'il convient de donner à cet extrait du *Livre des proverbes français* (1859), cité par Jean-Philippe Chassany dans son *Dictionnaire de météorologie populaire* :

« Si le deuxième de février  
Le soleil apparaît entier,  
L'ours estonné de sa lumière  
Se va mettre en sa tanière ;  
Et l'homme ménager prend soin  
De faire resserrer son foin.  
Car l'hiver, tout ainsi que l'ours  
Séjourne encore quarante jours. »

Il paraît absurde de penser que, le 2 février, l'Our risquait de voir le soleil ; il risque de le voir n'importe quel jour ! Alors que, s'il s'agit de la lune, il court le risque de voir la PL, certes, mais il peut tout autant avoir affaire à la NL, auquel cas il quitte sa tanière sans peur, et décreta la venue très désirée du printemps. Les hommes et, en particulier, les agriculteurs avaient tout intérêt à ce qu'il n'y eût pas de lune ce jour-là. C'est pourquoi l'on consommait les crêpes en Mardi Gras, dont la date la plus haute tombe au début de février : manger la crêpe, c'était, par magie sympathique, manger la lune ! Ce très ancien héritage alimentaire, au moins celtique, nous est resté.

Faisons un nouveau point : Diverses pratiques et croyances paysannes ayant

trait à Brigitte nous ont conduit à relier les fêtes du début de février à celles du 1er mai. Des *Vies de saints* mettant en scène un cerf nous permettent d'enticher le mythe de la Déesse : celle-ci quitte son ancien époux cornu (le dieu cerf) pour un jeune dieu, redevenant elle-même l'Abondance. Accessoirement, des légendes dissocient la Déesse en deux êtres doubles représentant la période qu'ils terminent et celle qu'ils commencent, ont dévoilé les traits plus anciens du Maître du temps, son parèdre archaïque : l'Our. Continuons... Qui est le nouvel époux de la Déesse, ce Valentin vigoureux, incarnant le deuxième semestre de l'Année ? Ce n'est plus le Cerf, ce n'est plus l'Our, c'est le Taureau.

*Le Taureau* - Au moment de la nouvelle lune, l'astre des nuits apparait, juste avant ou juste après sa phase obscure, sous un aspect cornu. La forme des cornes lunaires évoque celles d'un bovidé, l'association des cornes bovines et de la lune est bien connue. Ces cornes d'un autre genre, vues au moment où le temps prend un nouveau cours, ne pouvaient manquer de marquer l'époux printanier. Voilà qui lance notre recherche dans une nouvelle direction ; le nouvel époux de la Déesse n'apparaît-il pas sous l'aspect symbolique du Taureau ? Disons-le en gaULOIS : le *tarvos* succède-t-il au *carvos* ? Auquel cas le rite, à l'inverse du mythe, comme c'est toujours la règle, veut l'immolation du taureau quand le mythe réclame son couronnement. Car le Taureau désigne, en mode celtique, le roi.

Si nous cherchons un élément gaULOIS présumé mythologique, qui associe la Déesse et le Taureau, nous trouvons celui du *TARVOS TRIGARANVS* « Taureau Trois-Grues ».

*12 - Tarvos Trigaranus* - Je vais y revenir. Si nous cherchons des éléments traditionnels en rapport avec le taureau, deux retiennent l'attention, l'épopée irlandaise *Tain Bó Cúalnge* et le *Cartulaire de Levroux*.

1. A propos de la *Tain Bó Cúalnge* « L'enlèvement du bétail de Cualnge », je rappellerai que les érudits s'accordent à penser que son personnage principal, la reine *Medb*, est une forme humanisée de la Grande Déesse celtique. Son rôle consiste, dans ce conflit entre roi et reine, entre Taureau Blanc d'un côté, Taureau Brun de l'autre, et entre royaumes ennemis, à conférer la souveraineté à Ailill, son « fantôme » d'époux. Selon le récit épique, la reine veut posséder le Taureau divin des *Ulates*, ce Brun de Cualnge qui est l'enjeu de la guerre, pour égaliser Ailill en richesses. Dans la réalité du schéma primitif du mythe, la Déesse veut épouser le Taureau divin<sup>15</sup>. Et le nouvel époux de la Déesse devient pleinement roi. L'on peut dire que ce ne sont pas les cornes de cet animal (si ce n'est d'une lune croissante), c'est sa force massive liée à la possession érotique et à la violence solaire, qui évince la nature cratutve et lunaire du cerf. Il semble bien que la succession cerf/taureau soit inscrite dans la représentation de la tête du Cernunnos du Piliers des Nautes. On voit, en effet, à côté des bois de cerf, deux courtes cornes de bovin.

2. *Le Cartulaire de Levroux* - Raconte la vie de saint Sylvain. En voici un épisode dont j'emprunte le résumé à Claude Gaignebet : *Sylvain et Sylvestre convertis* sent une certaine Rodène, la fille du seigneur de Levroux. Elle s'attache à leurs pas,